

149. LETTRE

A ses moines.

Il leur dépeint l'état déplorable où l'Eglise était réduite par les persécutions des Ariens. Ils avaient débité des lettres scandaleuses, pour décrier saint Basile, en lui attribuant des écrits, qui favorisaient les hérétiques. Il reproche à ces calomniateurs leurs intrigues et leur politique; car ils quittaient le parti de la vérité, quand il s'agissait de leur fortune. Il veut principalement noter Eustathe évêque de Sébaste, qui variait selon les temps. Saint Basile proteste qu'il déteste de tout son cœur les erreurs d'Arius et de Sabellius.

J'ai un désir extrême de vous voir, et d'apprendre de vos nouvelles; j'aurai peut quelque jour le bonheur de vous entretenir, Dieu peut me faire goûter la douceur de votre conversation; rien ne me touche davantage que de savoir que vous marchez dans la voie de la perfection, et que vous observez régulièrement les commandements de Jésus Christ. En attendant que j'aie l'avantage de vous voir, j'ai jugé à propos de vous écrire, et de vous envoyer quelques-uns des frères en qui j'ai plus de confiance, et qui sont les plus fidèles à Dieu, pour vous visiter de ma part. C'est de quoi j'ai chargé le très Religieux Méléce que je chéris infiniment, qui m'aide dans les fonctions du sacerdoce et à la prédication de l'Evangile. Il vous expliquera les sentiments que j'ai pour vous, et combien j'ai d'inquiétudes sur tout ce qui vous regarde. Je fais jour et nuit des prières à Dieu pour votre sanctification, afin que vous brilliez dans la splendeur des saints, et que votre gloire me rassure au jour du Jugement du Seigneur qui donnera son approbation à mon ouvrage.

L'état déplorable où est l'Eglise, et le danger que les fidèles courent de se perdre me causent de grandes inquiétudes. On a calomnié avec une extrême insolence quelques-uns de nos confrères. La vérité est accablée sous les mensonges qu'on débite; ceux qu'on accuse sont condamnés sans aucune forme de procès; on croit les délateurs sur leur parole, sans examiner la vérité. Ayant appris qu'on avait débité plusieurs lettres contre moi, où ma réputation était attaquée, et par où l'on me reproche d'être l'auteur de certains écrits dont je suis très justifié devant le tribunal de la vérité, j'ai crû d'abord que je devais me taire, et je me suis tu; car il y a déjà trois ans qu'ayant été faussement accusé par des imposteurs, j'ai souffert leurs calomnies sans me plaindre, me contentant d'avoir Dieu, qui connaît le secret de mon cœur, pour témoin de mon innocence. Mais depuis que je me suis aperçu que mon silence autorise ces calomnies et que plusieurs prennent de là occasion de croire que je suis coupable, que je n'ai rien à dire pour ma justification, et que le silence que je garde n'est nullement un effet de ma patience et de ma douceur, j'ai crû être obligé à vous écrire, pour vous prier de ne pas croire trop légèrement des calomnies si mal fondées, parce que comme il est écrit, *la loi ne juge personne sans l'entendre, et sans savoir s'il est coupable.*

Les faits suffisent à un juge équitable, pour lui faire connaître la vérité; et vous la pourrez vous-mêmes découvrir, sans que je prenne la peine de me justifier. Ceux qui me reprochent des erreurs ont été manifestement convaincus d'avoir favorisé le parti des hérétiques; ils veulent qu'on me condamne pour les écrits d'autrui, et ils se contrarient eux-mêmes dans leur propre confession qu'ils nous ont donnée par écrit. Examinez la conduite de ces gens-là. Ils se déclarent toujours pour le parti le plus fort. Ils sacrifient leurs amis, quand ils voient qu'ils sont plus faibles, et ils se rangent du côté de ceux qui ont plus de crédit. Ceux qui ont écrit tant de lettres contre Eudoxius et ses adhérents, et qui ont pris le soin de les débiter dans toutes les communautés, disent qu'il fallait éviter sa communication comme la peste; ils n'ont point voulu recevoir la sentence de déposition qu'il avait portée contre eux, parce que c'était l'ouvrage des hérétiques comme ils tâchaient alors de nous le persuader; ces gens-là ont mis tout cela en oubli. Ils se sont unis à ces mêmes hérétiques, et ils n'en peuvent disconvenir; car ils se sont assez déclarés à Ancyre en mendiant leurs suffrages de porte en porte, les priant de les recevoir à leur communion, ce qu'ils ont fait.

Demandez-leur si Basilide, fauteur d'Ecdicius, est maintenant orthodoxe, et pourquoi en retournant de Dardanie ils renversèrent ses autels dans le pays de Gangres, et substituèrent leurs

tables à la place des autels. Pourquoi ils s'emparent encore aujourd'hui des églises d'Amasée et de Zéle, et qu'ils établissent des prêtres et des diacres de leur autorité. Car s'ils communiquent avec eux comme avec des orthodoxes, pourquoi s'emparent-ils de leurs églises, comme s'ils étaient hérétiques; ou s'ils les regardent comme des hérétiques, pourquoi ne les retranchent-ils pas de leur communion ? Ces choses sont si plausibles, mes frères, que les enfants mêmes sont capables de les entendre; ils approuvent les gens, ou ils les condamnent selon qu'ils y trouvent leurs intérêts. Ils se sont séparés de moi, sans que je leur aie donné aucun sujet de se fâcher, ni sans que j'aie refusé de recevoir les corévêques qu'ils ont députés, car c'est à ce qu'ils disent le motif du dépit qu'ils ont contre moi. Ceux qui ont inventé cette fable en rendront compte au Seigneur. On raconte qu'Eustathe député vers nous, ayant présenté ses lettres à l'assemblée d'Icarius, après avoir demeuré trois jours dans la ville, étant sur le point de s'en retourner vint fort tard à mon logis, lorsque j'étais déjà couché; on lui dit que je dormais, et il partit le lendemain sans demander à me voir, s'acquittant si mal de sa commission, et se souciant si peu des choses qu'il avait à me communiquer. Voilà le crime que j'ai commis; ces hommes si doux et si pacifiques ne veulent point opposer à cette faute imaginaire tous les services que je leur ai rendus avec tant de zèle et de charité. Ils sont tellement aigris contre moi, que s'il n'avait dépendu que d'eux, toutes les Églises de l'univers m'auraient excommunié.

Pour dire la vérité, ce n'est point là le sujet de notre querelle; mais ils ont crû en se séparant de nous, faire plaisir à Euzoius; ils ont inventé ce prétexte, pour se faire un mérite auprès de lui de leur rupture. Ils décrivent la profession de foi du concile de Nicée. Ils nous appellent en dérision des *hommoussiens*, parce que nous disons avec le concile que le Fils de Dieu est consubstantiel à son Père; ce n'est pas que la même essence soit divisée en deux, Dieu nous garde, mes frères, d'avoir cette pensée : elle est bien éloignée des sentiments du concile qui veut que nous croyions la même chose de l'essence du Fils, que de l'essence du Père : c'est ce que les pères nous veulent faire entendre par ces paroles : *lumière de lumière*.

La profession de foi que les Occidentaux ont présentée au synode de Tyane, et qu'il a approuvée, est conforme à celle du concile de Nicée; mais ils ont un dogme artificieux pour favoriser leur changement. Ils se fervent différemment selon les occasions des termes de la foi, imitant en cela la conduite des médecins, qui accommodent leurs remèdes à la diversité des tempéraments. Il n'est nullement nécessaire que je réfute un sophisme si usé; il faut seulement que vous y preniez garde, Dieu vous fera la grâce de démêler la bonne doctrine de la mauvaise. S'il est permis de faire tous les jours de nouvelles professions de foi, et de les changer selon le temps, celui qui a dit qu'il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême, s'est trompé mais si ce principe est véritable, ne vous laissez point abuser par de vains discours. Ils me calomnient, comme si j'enseignais de nouvelles opinions touchant le saint Esprit; demandez leur, je vous prie quelles sont ces nouveautés; car nous faisons profession de croire, comme on nous l'a enseigné, que le saint Esprit est uni au Père et au Fils, et que ce n'est point une créature. Nous croyons au Père, au Fils et au saint Esprit; et nous sommes baptisés au Nom du Père, du Fils et du saint Esprit, si bien que nous ne séparons jamais le saint Esprit du Père et du Fils. Notre âme éclairée des lumières de l'Esprit divin, regarde le Fils, et elle y contemple le Père comme dans son image. Nous n'inventons pas des noms de notre chef; nous avouons que le saint Esprit est le consolateur, et nous ne lui refusons pas la gloire qu'il mérite.

Telle est ma doctrine, et elle est entièrement conforme à la vérité; si c'est pour cela qu'on m'accuse, je ne m'y oppose point. Je souffrirai sans me plaindre toutes sortes de persécutions. Celui qui ajoute trop légèrement foi aux calomnies dont on me charge, n'a qu'à se préparer à subir le Jugement de Dieu. Le Seigneur est proche, ne nous inquiétons de rien. Si quelqu'un écrit en Syrie, je n'en suis pas responsable. *Vous serez justifié par vos paroles, et vous serez condamné par vos paroles*. Que l'on me juge selon mes propres discours; mais qu'on ne m'impute point les erreurs d'autrui, et qu'on n'emploie point contre moi des lettres que j'ai écrites il y a plus de vingt ans, comme si j'étais dans les sentiments de ceux qui débitent maintenant ces nouvelles erreurs. Je n'étais alors que laïque, j'écrivais à des laïques les matières ne regardaient nullement la foi, ni les sujets qu'on invente pour me calomnier; ce n'étaient que de purs compliments que je faisais à mes amis, pour leur donner des marques de mon amitié.

Je déteste et je fuis comme des impies tous ceux qui sont dans les erreurs de Sabellius, ou qui défendent les dogmes d'Arius. Si quelqu'un dit que le Père, le Fils, et le saint Esprit ne sont

qu'une même chose, et qu'une seule hypostase sous plusieurs noms, je le mets au rang des Juifs. De même j'anathématise celui qui dit que le Fils n'est pas consubstantiel à son Père, et que le saint Esprit n'est qu'une pure créature. Ces erreurs approchent fort du paganisme. Je ne crois pas que mes lettres imposent silence à mes accusateurs; je crois même que mon apologie les irritera de plus en plus, et les engagera à me faire de plus cruelles persécutions; il n'est pas difficile de vous précautionner contre leurs médisances, mais faites pour cela tout ce que vous pourrez de votre côté; conservez toujours votre cœur pur et inaccessible aux calomnies; demandez moi des éclaircissements sur tous les crimes qu'on m'objectera, quand vous aurez reconnu la vérité ne vous laissez point éblouir par le mensonge. Si vous vous apercevez que je me justifie mal, je vous permets de croire que mes accusateurs sont sincères. Ils sont attentifs à me nuire, ce sont des mercenaires qui croient trouver leurs intérêts, en me noircissant par leurs calomnies. Je vous exhorte à demeurer dans votre solitude, à mener une vie régulière, et à faire l'œuvre du Seigneur en silence. N'ayez nul commerce avec ces gens-là; ce sont des fourbes qui ont mille inventions pour tromper ceux qui les écoutent. Ayez pour moi une amitié sincère; attachez-vous inviolablement à la foi des pères, afin que le Seigneur vous approuve comme des amateurs de la vérité.